

Zeitschrift: Zivilschutz = Protection civile = Protezione civile
Herausgeber: Schweizerischer Zivilschutzverband
Band: 33 (1986)
Heft: 3

Artikel: Fondements psychologiques de certaines guerres : quelques hypothèses. Part 3
Autor: Gilliéron, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-367434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fondements psychologiques de certaines guerres: quelques hypothèses (III)

Docteur E. Gilliéron, médecin-chef à la Policlinique psychiatrique universitaire de Lausanne

«Il est possible que la guerre nucléaire ait déjà commencé!» Telle est la déclaration de l'orateur principale de la 31^e Assemblée des délégués de l'Union suisse pour la protection civile (USPC), qui a eu lieu à Montreux (Cf. notre rapport dans le numéro 10). Nous reproduisons ci-après le texte intégral de l'intéressant exposé de cet orateur de langue française, car il constitue un apport incontestable à la discussion sur les moyens d'éviter un conflit armé.

A propos de l'imaginaire dans les groupes et dans les sociétés

Vous avez d'emblée compris, sur la base du modèle présenté jusqu'ici, que la vie en groupe ou en société implique un ensemble de rapports symétriques et complémentaires. Toute société est régie par un certain nombre de règles et de lois qui limitent la liberté de chacun. Ces lois sont un facteur régulateur nécessaire permettant une meilleure distribution des rôles et des biens. Elles favorisent l'unité du groupe en empêchant que trop d'injustices ou même trop d'actes destructeurs pour l'ensemble ne s'y produisent. Car la vie en groupe confronte à la nécessité du partage, partage des biens, spirituels ou matériels, partage des partenaires du sexe opposé, etc. Les désirs et les besoins d'un individu s'opposent aux désirs et besoins des autres, ce qui est

donc source de rivalités, de luttes de pouvoir que j'ai appelées conflits symétriques. Mais la vie en groupe est aussi faite d'un ensemble de relations de dépendance, dépendance d'ailleurs fortement accentuée dans notre époque moderne, où il est bien difficile qu'un sujet survive sans l'apport des autres. Ainsi, dans le groupe, se reproduit exactement la même dynamique que celle décrite à propos de la famille. Il n'est donc pas étonnant que la vie en groupe ou en société soit productrice, elle aussi, de formations imaginaires, formations dans lesquelles on retrouve pratiquement la même structure que la structure fantasmatique découverte chez les enfants, et qui, comme les récits mythiques familiaux, résultent des expériences communes des membres d'une société donnée. Il semble bien que ces formations imaginaires favorisent l'unité du groupe, comme elles ont permis de maintenir l'unité de la famille. On peut établir une sorte de parallèle entre vie sociale et vie familiale. La famille aussi respecte certaines règles et certaines lois de comportement, mais ces dernières sont essentiellement imposées par des nécessités biologiques: le développement de l'enfant. L'organisation familiale doit être capable de se modifier aussi au fur et à mesure du développement de l'en-

fant; d'une organisation simple, centrée sur les besoins les plus primaires (la faim, le froid, etc.) elle doit évoluer vers une organisation complexe permettant l'éducation de l'enfant, l'apprentissage professionnel, l'apprentissage social, etc. Toutes ces modifications d'organisations sont imposées par une loi extérieure à la famille, une loi biologique de développement, un programme génétique: la famille doit être capable de s'adapter à quelque chose qui la dépasse. Les choses deviennent très dangereuses lorsque la famille n'est pas capable de faire ce mouvement d'adaptation.

On assiste alors à une augmentation de la lutte de pouvoir, à des mouvements symétriques avec apparition de violence éventuelle et même de destruction de l'autre. Le plus important à noter ici est que les conflits deviennent dangereux surtout au moment où l'imaginaire l'emporte sur la réalité, c'est-à-dire au moment où les parents sont incapables de changer leur système de valeurs en fonction des besoins et possibilités de l'enfant. Dans un certain sens, il s'agit de conflits «idéologiques», à mon avis très comparables à tous les conflits idéologiques secouant l'humanité: dans tous ces conflits, des sujets cherchent à tout prix à préserver l'imaginaire, leurs systèmes de valeurs, au *détriment de la réalité*.

Mais revenons à l'exemple de la mère et du nourrisson: il est évident que, si elle ne répond par du tout aux appels de l'enfant, ce dernier mourra. Mais on connaît aussi des meurtres d'enfants par des mères surmenées. Dans ces cas-là, la situation est autre: il s'agit d'ordinaire de mères qui ne supportent pas la symétrie, ne supportent pas la lutte: par exemple, elles se croient obligées d'intervenir dès que l'enfant pleure, et ne s'accordent aucun droit hors des soins à l'enfant, etc. Par tous les moyens, elles cherchent à l'apaiser, y compris par la force, elles prennent l'enfant auprès d'elles, le bercent, lui donnent à manger à tout moment, mais finissent par le menacer, si bien que la complémentarité normale se transforme en *symétrie* et la catastrophe arrive, la mère perdant la tête tue l'enfant. Si, en ce cas, nous nous référons à l'*imaginaire*, maternel, nous nous apercevons que cette dernière ne peut renoncer à l'*idée* d'être celle qui satisfait totalement son enfant, elle ne supporte pas l'*idée* de le mécontenter. Pour en revenir à mes précédents propos: elle veut absolument conserver sa «toute-puissance» à l'égard de l'enfant. Ainsi, ce qu'elle ne supporte pas, ce ne sont pas les cris, mais c'est d'être confrontée à son imperfection.

De fait, cette évolution dramatique traduit l'incapacité du «*système mère-enfant*» de changer ses règles, en particulier l'incapacité de la mère d'accorder à l'enfant une certaine *autonomie*,





Sans paroles...

(Photos: H. U. Trachsel)

autonomie qu'il ne saurait acquérir que grâce aux frustrations maternelles, grâce au fait que la mère accepte l'idée d'être imparfaite.

On peut utiliser cet exemple, de manière évidemment métaphorique, pour l'appliquer aux situations *sociales*. Ces dernières sont plus complexes, mais la dynamique des événements ne varie pas beaucoup. Je le répète, les relations humaines sont faites d'un mélange de lutte de pouvoir (chacun veut préserver une part de liberté individuelle) et de complémentarité (chacun a besoin des autres). Comme la famille, la société devrait être capable de changer en fonction des besoins de l'ensemble des individus, tout en maintenant ce subtil équilibre entre symétrie et complémentarité, équilibre en rapport avec un système de valeurs. Comme pour la famille aussi, chaque changement sera précédé d'une crise provoquée par un déséquilibre. Lorsque les choses évoluent bien, un nouvel équilibre s'établit, caractérisé par de nouvelles règles

d'échange et aussi par un enrichissement de la vie imaginaire du groupe social. La société doit donc être capable de surmonter des crises et d'atteindre de nouveaux équilibres caractérisés par de nouveaux types de complémentarité et la définition de nouvelles *valeurs spirituelles et culturelles*.

Et j'en viens à émettre une hypothèse fondamentale de cet exposé: à mon avis, *de nombreuses guerres résultent de l'incapacité d'un système social de changer ses références spirituelles, culturelles et valorielles; à savoir incapacité de s'adapter à une situation nouvelle en enrichissant son imaginaire social*. Ces guerres-là sont annoncées par la montée de lutte de pouvoir entre deux clans aux idées apparemment opposées, mais dont le but caché est en réalité le même: éviter que les fondements du système social ne soient modifiés, je parle bien des «*fondements*» en non des structures *superficielles*. En cela, ces guerres sont de fausses solutions, non pas pour des raisons éthiques

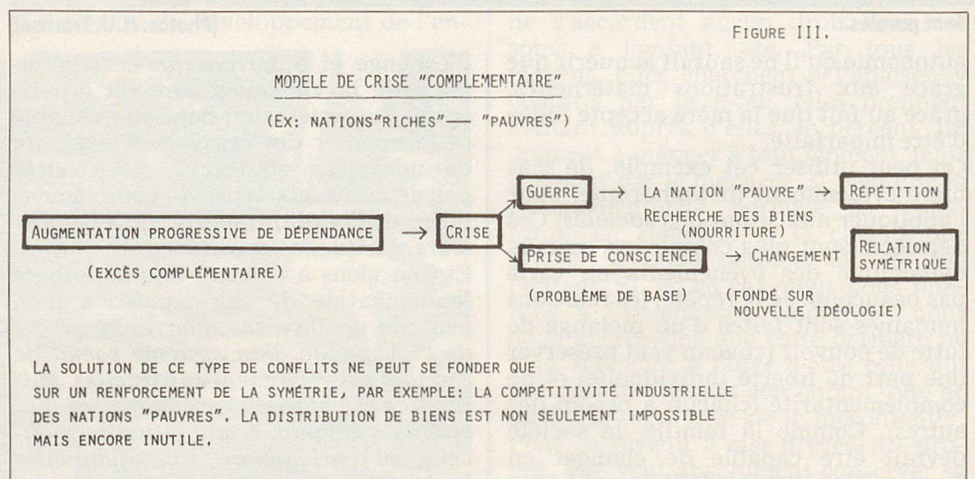
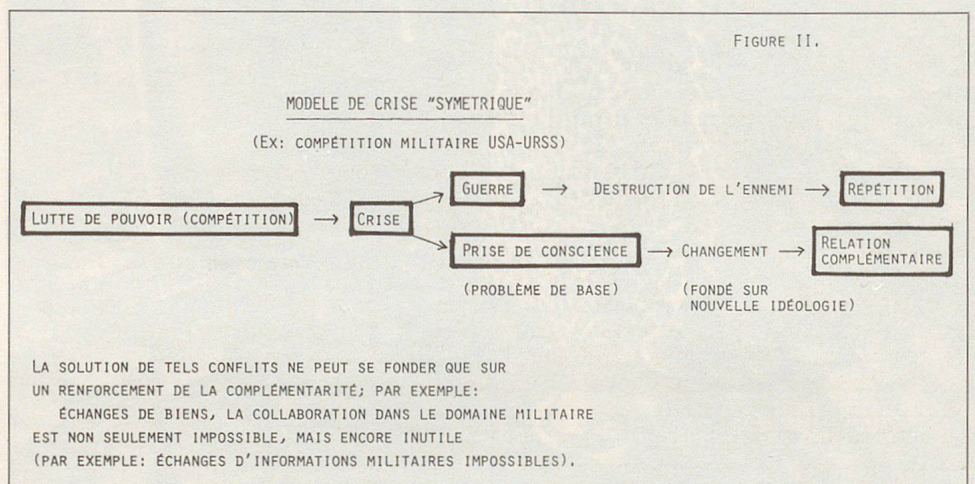
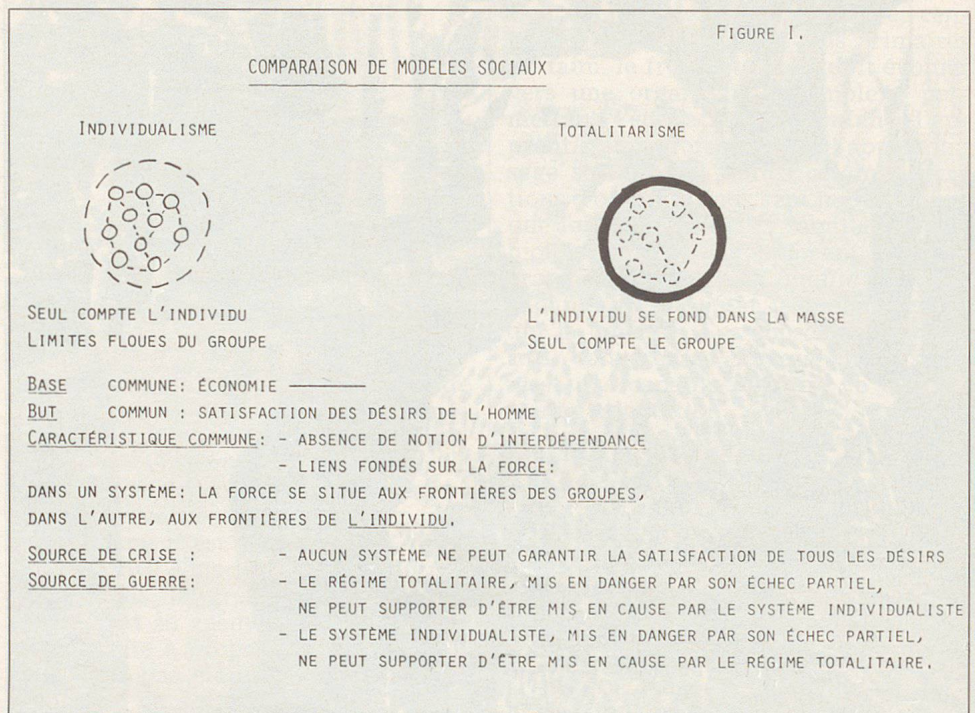
mais pour des raisons purement politiques: elles traduisent l'incapacité du pouvoir politique de faire appel à sa créativité. Elles sont précédées de crises, caractérisées par la montée d'un certain désordre social, une instabilité générale, etc. Mais, comme pour l'exemple de la mère et de l'enfant, le système social est placé face à une alternative: soit changer de mode de fonctionnement et s'adapter en introduisant de nouvelles normes culturelles, soit chercher à supprimer le problème par la force (la guerre), comme la mère qui tue son enfant pour ne plus avoir à entendre ses cris. Il s'agit bien sûr d'une métaphore simplificatrice mais qui, je crois, n'est pas dénuée de fondement. L'histoire nous montre de nombreux exemples de ce genre de processus et démontre aussi et surtout *combien les changements d'organisation sociale survenant après une guerre sont négligeables par rapport à l'immensité des moyens mis en œuvre par la guerre elle-même*. Mais, plutôt que de m'engager dans une analyse critique de l'histoire, ce dont je serais bien incapable, je vous soumettrai quelques réflexions sur notre situation actuelle.

A propos de l'ère moderne et des risques de guerre nucléaire

De très nombreux auteurs font remarquer que, depuis le 19^e siècle, l'accroissement considérable des possibilités de la technologie a conduit à une accentuation de plus en plus marquée de l'organisation politique sur des bases économiques. Cette accentuation-là a conduit à une augmentation de la croyance des politiciens et de la société occidentale en les valeurs économiques avec pour conséquence l'espoir d'une société meilleure. Grâce à l'augmentation des moyens de production (et je cite ici Octavio Paz) «les Nord-Américains, les Européens et les Japonais sont parvenus à vaincre la crise de l'après-guerre et ont créé la société la plus riche et la plus prospère de toute l'histoire des hommes. Jamais tant de gens n'avaient tant possédé».

Parallèlement au succès de la technologie et de l'économie et peut-être en raison de celui-là, on a abouti à une *occidentalisation* générale du monde. Cette occidentalisation a d'ailleurs été favorisée auparavant par les divers mouvements missionnaires, qui visaient à conquérir le monde par les *idées occidentales*. (Le marxisme fait probablement partie de ces mouvements-là.) Ainsi le monde a été envahi non seulement par les idées occidentales, mais encore par la technologie et les systèmes économiques occidentaux et, comme le dit le sociologue Serge Latouche: «Le mythe du développement est devenu la première dimension de l'imaginaire mondial.» Malheureusement, comme toujours lorsqu'une attitude aboutit à un certain succès, on

tend à constamment la répéter, sans vouloir changer. Ceci n'a pas été sans influencer les politiciens qui ont fait de l'économie, la base de toute leur stratégie, leur vision de l'histoire n'étant plus que celle du commerce. Mais il semble bien qu'au moment où l'économie atteint son apogée, la politique arrive à l'heure de son déclin. Ce déclin se marque dans le hiatus de plus en plus marqué et généralisé entre les politiques et le peuple. Hiatus qui traduit certainement un malaise lié à la situation actuelle, car (je cite Jacques Donzelot) «La Croissance économique n'engendre pas automatiquement le bonheur mais, à coup sûr, le désir de ce bonheur, ou, du moins, de la sécurité qui pouvait en tenir lieu.» Comment comprendre cette évolution? C'est que le succès de l'occidentalisation ne se fonde pas seulement sur la valeur de nos réussites technologiques et économiques, mais encore sur des facteurs *psychologiques*. Promettre à tous le bonheur par l'économie, c'est mettre l'accent sur l'importance des gratifications au détriment des frustrations, c'est donc mettre l'accent sur l'importance des biens *concrets*, au détriment des valeurs culturelles et psychologiques, valeurs qui, comme je l'ai dit et répété, se fondent sur un ensemble de frustrations qu'elles compensent. Symboliquement, c'est renvoyer les adultes à leur enfance, à l'époque où leur mère devait subvenir à tous leurs besoins surtout à cette mère pathologique, qui finit par tuer l'enfant qu'elle ne supporte pas de frustrer. Ainsi, notre «société de consommation» se construit sur la mise en valeur des biens concrets et sur le déni des valeurs psychologiques et culturelles. Or, je crois avoir montré combien un tel déni est dangereux et l'occidentalisation du monde a créé une insécurité générale en mettant en cause les fondements culturels des nations conquises. Cette mise en cause provoque une destruction des différents systèmes sociaux avec, en retour, une remise en cause de nos propres systèmes. Dans cette situation critique, les sujets se voient contraints de «perdre un code social et relationnel, souvent une appartenance de groupe pour tenter d'en acquérir un autre supposé plus adéquat, «selon la formulation de René Kaes». Malheureusement cette occidentalisation est, à bien des égards, artificielle; elle est volontairement ou non imposée par la force et, en conséquence, ne peut être intégrée par les populations. Ces valeurs culturelles venues de l'extérieur sont inacceptables, car, comme je l'ai montré à propos de la famille, la vie psychique d'un peuple ne peut naître que de la rencontre des besoins *spécifiques* de ses membres. La vie psychique, la vie culturelle d'un peuple est un produit *interne* et ne peut être imposée de l'extérieur. Ainsi, cette occidentalisation aboutit à deux modèles extrêmes d'organisation sociale: le modèle *totalitaire* et le modèle *individualiste*.



ÉVITEMENT DE LA GUERRE: NE PEUT SE FAIRE QUE PAR UNE RESTRUCTURATION À L'INTÉRIEUR DES NATIONS, PAR EXEMPLE: ASSOULISSEMENT DE L'APPAREIL ÉTATIQUE D'UN CÔTÉ, RENFORCEMENT DE L'AUTRE.

Or dans ces deux modèles d'organisation, les liens sociaux se fondent essentiellement sur des rapports de forces ce qui me paraît dû à la trop grande importance accordée à l'économie au détriment des autres valeurs. Cette occidentalisation trop exclusivement fondée sur la technologie et l'économie provoque une anxiété générale, source de conflits et de crises, anxiété due à deux ordres de facteurs:

1. Elle ne tient guère compte de la *spécificité* des organisations sociales des pays conquis.
2. Comme je l'ai relevé l'an passé dans un autre exposé, elle provoque un déséquilibre dans les *rapports unissant les individus au groupe*: les individus d'une société, par exemple, ont de moins en moins le sens de leur *fonction sociale*. Le seul sens est mis au premier plan, c'est celui de leurs *droits* à posséder.

Pour illustrer mes propos, je vous propose de vous référer aux schémas suivants, qui illustrent les modèles d'organisation auxquels je fais allusion, et les types principaux de conflits opposant les sociétés (Figures I, II, III).

Il est évident que les difficultés actuelles devraient amener chacun à repenser l'équilibre du monde, ce que l'on semble avoir été incapable de faire pendant longtemps et ce qui se traduit par le hiatus actuel: indifférence du peuple - agitation croissante des milieux politiques internationaux. C'est en cela que nous vivons une époque très dangereuse, car ce «split» entre gouvernants et gouvernés peut être à l'origine de révoltes suivies de guerre; car une guerre ne serait pas une guerre entre deux peuples, deux parties du monde ou deux idéologies, mais serait le résultat de l'incapacité des pouvoirs politiques de s'adapter aux changements sociaux dont ils ont été eux-mêmes un des éléments moteurs essentiels. Mais la situation n'est peut-être pas aussi catastrophique qu'on pourrait le craindre et j'en viens à mes conclusions que j'intitulerais:

«La guerre nucléaire a peut-être déjà eu lieu»

J'avais, au début de mon exposé, cité trois titres qui tous avaient trait aux rêves de l'homme: «La vie est un rêve», «L'interprétation des rêves», «la Technologie peut réaliser les rêves». Ces trois expressions correspondent à trois temps de l'histoire occidentale et traduisent aussi trois conceptions de la vie humaine: pour les uns, les satisfactions concrètes ne sont qu'illusion, la vie est un rêve, la réalité est «au-delà»; puis d'autres se sont mis à penser que les rêves avaient un sens, qu'on pouvait les comprendre et qu'ils exprimaient les *désirs* cachés de l'homme, ce qui était une manière d'introduire la rationalité dans un monde jusqu'alors considéré comme irrationnel. A cette époque on crut que la raison allait l'emporter

et que l'homme saurait ainsi mieux contrôler ses instincts. Or le contraire est survenu: ce sont les instincts et les désirs de l'homme qui ont envahi l'espace social au point que toute limite a fini par être considérée comme une contrainte intolérable: de la négation des *satisfactions concrètes*, on est passé à la négation des *frustrations*, comme si le seul plaisir que pouvait s'offrir l'homme était de se procurer le *maximum* de nourriture, de posséder le *maximum* de biens, etc. Parallèlement on a assisté à l'avènement d'une sorte de culture des masses indifférenciées (l'âge des foules) avec cultes de la personnalité et au développement de deux styles d'organisation sociales qui, comme je l'avais dit, traduisent les



Abondance: le commencement de la guerre?

deux faces d'une même idéologie, idéologie économique; organisations caractérisées soit par une *croissance débri-dée avec disparition progressive des faibles*, soit par un *système étatique strict et pesant*, aux mains d'un petit groupe qui entretient (en apparence) la population dans une *extrême dépendance*. Si je reprends la métaphore de la mère et du nourrisson, dans l'un, la mère se soumet à tous les caprices de l'enfant, dans l'autre la mère veut à tout prix préserver son autorité, sans égard aux besoins spécifiques de l'enfant. En réalité, chacune de ces attitudes est pathogène et le psychiatre que je suis a souvent l'occasion d'en voir les conséquences dramatiques. De fait, à longue échéance, le résultat de ces deux systèmes est le même: sa destruction! Mais notre chance actuelle est peut-être liée aux possibilités même de destruction dont disposent les gouvernements actuels: en un sens, grâce aux armes nucléaires, la guerre est impossible sans destruction des *deux parties*. D'ordinaire, c'est seulement dans ces conditions d'impossibilité que l'homme fait preuve de créativité. Je vous avais dit, en effet, que la *fantasmatisation primaire* qui fonde la vie psychique, peut être considérée comme la réponse à une situation impossible: devoir préserver l'autonomie de la mère en offrant au nourrisson la possibilité de la garder auprès de lui, même quant elle

n'est pas là: l'imaginaire vient suppléer à la réalité traumatisante. Mais cette solution est due à une *contrainte vitale*: la mère et l'enfant ne doivent pas se détruire mutuellement, ce qui arriverait si la mère restait constamment au chevet de l'enfant, ou si elle n'y était jamais.

Dans la vie sociale actuelle, il apparaît que le peuple perçoit de mieux en mieux cette évidence: on ne saurait détruire l'autre camp sans se détruire soi-même; et c'est peut-être là qu'il convient de voir l'origine de l'indifférence croissante aux discours politiques.

Mais les politiciens sauront-ils, à leur tour, ouvrir les yeux? Certains signes paraissent le montrer; le langage politique semble changer en de nombreux endroits. On n'évoque plus, comme autrefois, la notion machiavélique de «raison d'Etat», pour justifier les actes délictueux de certaines nations. Bien au contraire, on insiste sur la nécessité d'une moralisation de la fonction publique; on met en évidence «le déclin de la politique d'Etat», ainsi que l'exprime l'écrivain espagnol Xyvier Rubert de Ventós, qui ajoute que la politique moderne se devrait d'être plus spécifique, tenir compte des besoins et particularismes régionaux. Il ne s'agit plus, soit de décider ce qui est bon pour tous (gouvernements totalitaires), soit de défendre à tout prix l'individu ou la libre entreprise au détriment de l'ensemble. La fonction publique deviendrait ce qu'elle aurait toujours dû être: une fonction intermédiaire, une instance régulatrice entre les besoins individuels et ceux du groupe, ceux de la société. En ce sens le pouvoir politique pourrait catalyser le mouvement visant à l'établissement d'un nouvel équilibre et cet équilibre ne peut résider que dans l'acceptation par les *individus*, d'un certain nombre de *contraintes* pour le *bénéfice du groupe* dans son ensemble et, dans l'acceptation, par le *groupe* de certains *particularismes individuels*. Si le mouvement qui semble s'amorcer dans cette direction se poursuit, c'est alors que la guerre nucléaire est bien dépassée! ▣

Bibliographie

- Donzelot Jacques, Modernité et politique. Le temps du changement. Traverses: 46-54, 1985.
- Freud S., Psychologie collective et analyse de Moi, in: Essais de psychanalyse. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1970, p. 83-175.
- Freud S., L'interprétation des rêves. PUF, Paris, 1967 + 1978.
- Kaes R., Missenard A., Kaspi R., Anzieu D., Guillaumin J., Bleger J., Crise, rupture et dépassement. Analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale. Inconscient et Culture, Dunod, Paris, 1979.
- Latouches, S., La fin de la société des nations. Traverses: 36-43, 1985.
- Moscovici S., L'âge des foules. Fayard, Paris, 1982.
- Paz O., Une planète et quatre ou cinq mondes. Réflexions sur l'histoire contemporaine. Gallimard, Paris, 1985.